

Michel Figeac

Faire l'histoire des sens : un parcours historiographique et méthodologique

Abstract

The historian who is keen on events, dates and concrete facts has always approached the world of the senses with care since this is obviously over influenced by subjectivity. And yet the colours and textures of objects, the smell of places, the flavour of food and the taste of wine must first and foremost be defined as facts of society for they allow an understanding of a civilisation. First we propose to carry out a historiographical survey and we have highlighted the progress made by the history of art in this field and the pioneering role of some historians such as Michel Pastoureau and Alain Corbin. A second part offers an inventory of available sources: treatises, regulations, memoirs, private jottings, legal sources ... Finally, we present our aims: a history of the senses which must be developed within a time frame, distinguish various evolutions and seek out a global history. In fact, up till now, the history of the five senses has been scattered into different parts, concerned with taste, smell and sight and they have never been connected.

Keywords: taste, smell, sight touch, hearing, senses

« Prendre la mesure du psychique n'est pas plus facile que la mesure physique, et ce pour de multiples raisons. La principale est qu'il s'agit d'entrer ici dans un monde confus, et qu'il ne peut être question de rendre clair à l'excès »¹. En d'autres termes, le monde des sensations est un monde confus car la moindre sensation que l'on voudrait objective a une tonalité affective. Difficile d'en faire l'histoire dans ces conditions... Est-ce pour cela que ce court chapitre sur « *l'homme psychique* » écrit il y a plus de quarante ans par Robert Mandrou, resta pendant plus de deux décennies comme l'un des rares essais des historiens pour approcher l'histoire de la perception ? Et pourtant, l'historien américain Ramsay Mac Mullen, en partant de Thucydide et des historiens de Rome, a bien démontré que les émotions sont des motivations profondes des actions humaines et que l'historiographie moderne a sous-estimé le rôle de l'affectivité dans la causalité historique². Mon propre cheminement me semble, du reste, parfaitement représentatif de cette difficulté à appréhender dans un premier temps, le monde des sensations que l'historien, friand d'événements, de dates et de faits concrets, n'aborde qu'avec méfiance et au moins, beaucoup de prudence, car forcément enlisé dans sa subjectivité. Mon parcours de recherche a été largement consacré à la noblesse avant de glisser vers la culture

¹ R. MANDROU, *Introduction à la France moderne, 1500-1640*, A. Michel, Paris, rééd. 1998.

² R. Mac MULLEN, *Les émotions dans l'histoire ancienne et moderne*, Les Belles-Lettres, Paris, 2004.

matérielle, et c'est à cette occasion que j'ai pris conscience de l'importance de l'environnement humain et de sa grande variabilité dans la longue durée. Les couleurs et la texture des objets, les odeurs des lieux, la saveur d'un met, le goût du vin, se définissent d'abord comme des faits de société. C'est bien pour cela que j'ai rédigé l'article « *sens* » dans *l'Ancienne France au quotidien*³. Mais oserait-on donner un sujet de thèse sur l'histoire d'une couleur ou d'une odeur et quelle université aurait besoin d'un spécialiste des parfums ? L'histoire du sensible n'est-elle pas condamnée à rester dans le domaine de l'essai et ne lui faut-il pas s'ouvrir sur d'autres disciplines, d'où l'idée de ce séminaire interdisciplinaire doctoral où nous présenterons un bilan historiographique avant de cerner des sources et de définir des objectifs à réaliser pour faire l'histoire des sens ?

L'état de la question

L'avance de l'histoire de l'Art

De nombreuses perspectives ont été ouvertes par les historiens de l'Art. Les travaux de Michael Baxandall montrent notamment que les capacités usuelles des commanditaires des œuvres d'art au *Quattrocento*, loin d'être atrophiées comme on a pu l'affirmer, se sont transformées dans le sens de la complexité. En effet, les capacités interprétatives du cerveau étaient soumises à des stimuli culturels qui l'obligeaient à décoder les images religieuses de plus en plus nombreuses, à apprécier des teintes en fonction de leur valeur morale, astrologique ou théologique (blanc : pureté ; rouge : charité ; jaune et l'or : la dignité ; le noir : l'humilité...) Dans *l'œil du Quattrocento* ou *Ombres et Lumières*, il s'efforce de démontrer qu'histoire sociale et histoire de l'art ne font qu'un⁴. L'auteur fait apparaître comment les dispositions visuelles nées de la vie quotidienne, religieuse, sociale ou commerciale de l'époque sont devenues des éléments déterminants du style du peintre. Cette approche a été retenue depuis pour d'autres périodes et d'autres zones géographiques, notamment dans le cadre d'expositions comme celle consacrée à Anvers aux archiducs *Albert et Isabelle* (1598-1621)⁵. Dans leur action de mécénat, les deux souverains avaient drainé les artistes régionaux de talent pour enchanter la perception, si bien que toute l'exposition a pu être articulée autour des cinq sens. Les deux tableaux collectifs, réalisés par Jan Brueghel l'ancien et douze autres artistes anversois, qui furent

³ M. FIGEAC, *L'ancienne France au quotidien, Vie et choses de la vie sous l'Ancien Régime*, A. Colin, Paris, 2007.

⁴ M. BAXANDALL, *L'œil du Quattrocento*, Paris, Gallimard, 1985 et *Ombres et Lumières*, Paris, Gallimard, 1999.

⁵ L. DUERLOO et W. THOMAS, *Albert et Isabelle, 1598-1621*, Brepols, Bruxelles, 1998. Nous renvoyons aussi à une autre exposition qui s'est tenue à Saint-Antoine l'Abbaye et qui a fait l'objet d'un petit catalogue très beau, *Une Histoire des sens du Moyen Âge au siècle des Lumières*.

offerts par la ville étaient directement symboliques de cela puisqu'ils représentaient la vue et l'odorat. Dans le respect de l'iconographie traditionnelle, les cinq sens étaient personnifiés par cinq figures féminines. Elles avaient chacune leur activité particulière : la personnification du sens de la vue se contemple dans un miroir, celle de l'odorat hume l'arôme d'un petit bouquet de fleurs. Le pendant de ce tableau, *le Goût, l'Ouïe et le Toucher*, également conservé au Prado, montre la personnification du toucher caressant un petit rongeur qu'elle tient dans ses bras, la représentation de l'ouïe jouant du luth et celle du goût tendant la main vers une huître. La profusion de peintures fait référence à la pinacothèque archiducal. Les murs sont totalement couverts de tableaux selon les habitudes du temps. D'autres peintures sont posées à même le sol pour en faciliter l'examen. Avec ces tableaux, Anvers remettait au couple archiducal un cadeau qui reflétait l'image que la cour se faisait d'elle-même. L'artiste sait que l'image contenue dans son tableau est le détonateur de nos émotions et qu'elle va nous faire voyager au-delà de ce que notre œil « *physique* » perçoit, mais l'historien ne peut en rester au monde des représentations pour recomposer la perception d'une époque.

Le bleu et la jonquille

En réalité, l'essai de Robert Mandrou demeure encore aujourd'hui l'une des rares tentatives des historiens modernistes pour approcher l'histoire de la perception, à l'exception de la belle synthèse de Jean-Pierre Gutton sur l'histoire des bruits et des sons⁶. Au contraire, les travaux de Michel Pastoureau sur les couleurs en Histoire médiévale⁷ et ceux d'Alain Corbin en Histoire Contemporaine sur les odeurs (*Le Miasme et la jonquille*⁸), le paysage sonore (*Les cloches de la terre*)⁹ ou sur le regard (*Le territoire du vide*)¹⁰ ont fait d'eux des historiens du sensible. Travaillant sur des époques très éloignées, Pastoureau comme Corbin montrent que la couleur comme les parfums sont d'abord des faits de société qui ne sont pas porteurs d'une vérité transculturelle. Le lexique et les faits de nomination, la chimie des pigments et les techniques de fabrication, les systèmes vestimentaires et les codes qui les sous-tendent, la place des parfums dans la vie matérielle, les réglementations de l'Eglise, les pesanteurs sociales, tout cela joue pour faire l'histoire des couleurs et des odeurs et varie dans le temps. « *C'est la société qui*

⁶ J.-P. GUTTON, *Bruits et sons dans notre histoire. Essai sur la reconstitution du paysage sonore*, PUF, Paris, 2000.

⁷ A côté de l'ouvrage sur *le Bleu* déjà cité, voir entre autres, M. PASTOUREAU, *Cinq couleurs, images, symboles, études d'histoire et d'anthropologie*, Le Léopard d'or, 1989 ; les couleurs de notre temps, Bonneton, 2003 ; *Noir, Histoire d'une couleur*, Seuil, Paris, 2008.

⁸ A. CORBIN, *Le miasme et la jonquille. L'odorat et l'imaginaire social, XVIII^e-XIX^e siècles*, Champs, Flammarion, Paris, rééd. 1986.

⁹ A. CORBIN, *Les cloches de la terre*, Champs, Flammarion, Paris, 1994.

¹⁰ A. CORBIN, *Le territoire du vide. L'Occident et le désir de rivage, 1750-1840*, Aubier-Montaigne, Paris, 1988.

"fait" la couleur, qui lui donne ses définitions et son sens, qui construit ses codes et ses valeurs, qui organise ses pratiques et détermine ses enjeux. Ce n'est pas l'artiste ou le savant, ce n'est pas non plus l'appareil biologique ou le spectacle de la nature. Les problèmes de la couleur sont d'abord et toujours des problèmes sociaux, parce que l'homme ne vit pas seul, mais en société. Faute de l'admettre, on verserait dans un neurobiologisme réducteur ou dans un scientisme dangereux, et tout effort pour tenter de construire une histoire des couleurs serait vain », écrit avec force Michel Pastoureau¹¹. C'est bien pour cela que les projections de couleurs sur la cathédrale d'Amiens qui font frissonner le touriste, ont en définitive quelque chose de dérisoire. Il en va de même dans le domaine du parfum où se produit, au milieu du siècle des Lumières, une véritable rupture, car les hommes de l'occident ont cessé de tolérer la proximité de l'excrément ou de l'ordure et d'apprécier les lourdes senteurs du musc, synonyme de libertinage et de mauvaise vie. Le mémorialiste anonyme de *la Véritable vie privée du maréchal de Richelieu* rapportait ainsi que la Reine reprocha au cardinal de Rohan son odeur de musc, tout simplement parce qu'il s'était assis à la place du vieux maréchal libertin. Alors que le musc renvoyait, comme l'ambre, au monde de la courtoisie, l'évolution de la mode portait plutôt vers les senteurs printanières et végétales susceptibles de rapprocher du goût pour la nature. Toute description, toute mention d'une fragrance de parfum est idéologique, y compris dans le plus stéréotypé des documents notariés et l'historien doit donc se garder de tout anachronisme. Toute analyse historique de la perception doit se montrer très vigilante à cet égard. Il en est de même du tissu sonore des différentes époques. Au XIX^e siècle, par exemple, le peuple était perçu comme bruyant par nature. Il faisait du tapage dans la rue et dans les édifices publics, ce qui conduisait naturellement à se distancier de tels comportements quand on prétendait appartenir à l'élite. Celui qui se retirait dans le silence exprimait sa supériorité dans la distanciation.

Comprendre une époque au travers des sens : la perception encore et encore...

Un parcours historiographique de la perception ne doit pas, en effet, se limiter aux ouvrages qui lui sont étroitement consacrés, car très souvent, l'historien s'y trouve confronté dans des domaines bien éloignés de ses intentions premières. Pour démontrer l'importance des sens en Histoire, prenons trois domaines très différents comme l'histoire militaire, l'histoire de la médecine et l'histoire religieuse. Sur le champ de bataille, le combat est le lieu d'agressions inouïes contre le corps, sa capacité sensorielle et son intégrité. Les perceptions arrivent à un point de saturation. Comme Olivier Chaline l'a montré pour la bataille de la Montagne Blanche, « la bataille est assourdissante. Elle n'en est pas moins faite de strates sonores très variées et ses bruits évoluent en fonction du combat »¹². Il y a

¹¹ M. PASTOUREAU, *Une histoire symbolique du Moyen Âge occidental*, Editions du Seuil, Paris, 2004, 136.

¹² O. CHALINE, *La bataille de la Montagne Blanche, un mystique chez les guerriers*, Noësis,

les roulements sourds de la canonnade qui ouvrent l'affaire comme les sons stridents des cris, des hennissements et des appels de trompette. Les troupes qui attendent d'être engagées entendent le tonnerre de l'artillerie, des tirs, des clameurs qui, selon Montecuccoli, « *échauffent le sang et dissipent les fantaisies mélancoliques de l'esprit, rendant comme aveugle le courage de vos propres troupes et terrifient l'ennemi* »¹³. Les sens se sont invités dans le déroulement de la bataille et la perception des événements joue un rôle dans l'issue finale. Entrer dans une bataille c'est recevoir le choc olfactif de la poudre, du sang, des ventres aux entrailles pendantes et des membres arrachés... L'état des corps fait irrésistiblement penser à l'histoire médicale qui, elle aussi sollicite sans cesse la perception sensorielle. La volonté de rationalité et de communicabilité détermine les médecins à tenter de se détourner de sensations approximatives diffuses. En cela, ils s'inspirent énormément de l'histoire naturelle qui, comme le remarque Michel Foucault, émerge en concomitance avec l'idée d'une culture classique de la primauté de la vue sur les autres sens¹⁴. La couleur, à la différence de l'odeur, trouble, inappréciable et subjective ne trompe que très rarement et cela précisément du fait de sa visibilité « *brute* ». Cabanis admet que l'anatomiste et le chirurgien doivent tout particulièrement mobiliser leur vue et leur toucher, et la plupart des thèses médicales abondent en ce sens¹⁵. Dans le domaine de l'histoire religieuse, des historiens aussi différents qu'Albrecht Burkhardt, Isabelle Poutrin ou Eric Suire¹⁶, ont montré tout ce que la perception sensorielle peut apporter dans le décryptage des récits hagiographiques, des visions, des apparitions ou des mortifications telles que les recommandait Alphonse de Liguori, fondateur de la création des rédemptoristes : « *Quant à l'odorat, n'ayez point la vanité de vous entourer des parfums de l'ambre et des autres préparations odorantes ou de vous servir de l'eau de senteur, toutes choses qui recommandent peu, même une personne du monde. Habituez-vous plutôt à supporter sans répugnance les odeurs désagréables qui souvent environnent les malades, à l'exemple des saints qui, poussés par l'esprit de charité et de mortification, se plaisent dans les infirmeries les plus infectes, comme s'ils eussent été dans un parterre rempli des fleurs les plus odoriférantes* »¹⁷. Je laisserai Eric Suire s'engager dans cette voie pour envisager plus globalement le problème des sources.

Paris, 1999, 181-191.

¹³ Cité par O. CHALINE, *op. cit.*, 182.

¹⁴ M. FOUCAULT, *Les mots et les choses : une archéologie des sciences humaines*, Gallimard, Paris, 1966, 140-144.

¹⁵ P.-J. CABANIS, *Coup d'œil sur les révolutions et sur la réforme de la médecine*, Paris, 1804, 231-232.

¹⁶ A. BURKHARDT, *Les clients des saints. Maladie et quête du miracle à travers les procès de canonisation de la première moitié du XVII^e siècle en France*, EHESS, Paris, 1998 ; I. POUTRIN, *Le voile et la plume. Autobiographie et sainteté féminine dans l'Espagne moderne*, Casa de Velasquez, Madrid, 1995 ; E. SUIRE, *La sainteté française de la Réforme catholique (XVI^e-XVIII^e siècle)*, PUB, Bordeaux, 2001.

¹⁷ A. de LIGUORI, *La véritable épouse de Jésus-Christ*, Paris, 1877.

Avec quelles sources faire l'histoire des sens ?

Traité et sources normatives

Les fonds anciens des bibliothèques conservent tous ces traités ; ces écrits qui avaient pour objet de définir les normes de la politesse, le bon goût dans tous les domaines de la civilité. Un livre comme *le Traité sur les sens* de Pierre-Nicolas Le Cat, paru en 1744 à Amsterdam, révélait par exemple l'essor du sensualisme à l'époque des Lumières. Le *Traité des sensations* de l'abbé de Condillac, publié en 1754, montre que les sensations, combinées entre elles, sont à l'origine des connaissances, des sentiments, des idées. L'affirmation que les idées ne sont pas innées et que le contenu de l'esprit humain est acquis domine la pensée encyclopédique et elle ne peut qu'inciter aux travaux théoriques et pratiques sur l'ouïe notamment.

L'histoire de l'alimentation et du goût est ici un peu archétypale de cette place tenue par les traités, car c'est en s'appuyant sur les livres de cuisine que Jean-Louis Flandrin donna à l'histoire de l'alimentation ses fondements scientifiques¹⁸. La littérature culinaire se développe au XVI^e siècle en même temps que l'imprimerie (223 éditions de manuels culinaires sont recensées entre 1485 et 1620). De nombreux ouvrages sont publiés en Allemagne, en Italie, en France à la Renaissance. Une seconde phase intense de publication a lieu au milieu du XVII^e siècle à l'image du *Cuisinier français* de La Varenne (1651) ou des *Délices de la campagne* de Nicolas Bonnefons en 1654. Les publications de nouveaux livres sont plus rares au XVIII^e siècle, mais quelques œuvres connaissent un franc succès comme *La cuisinière bourgeoise* de Menon. En étudiant cette littérature, Jean-Louis Flandrin parvient, par exemple, à démontrer que le beurre, les légumes verts et les aromates indigènes sont de plus en plus utilisés, alors que les épices sont en recul. Cependant, il existait une marge importante entre la cuisine idéale représentée par les livres et celle qui se retrouvait sur les tables. C'est ainsi que Jean-Louis Flandrin évoque un mépris des élites nobiliaires pour la viande de porc, entachée de vulgarité, qui ne nous a guère paru évident en approchant la cuisine réelle telle qu'elle ressort des inventaires après décès ou des écrits du for privé. Tout cela explique que tous les spécialistes actuels de la gastronomie d'autrefois, de Philippe Meyzie à Florent Quellier¹⁹, se soient plongés dans les sources comptables, les livres de raison ou les correspondances.

Les traités peuvent permettre de cerner les réalités culturelles de la perception à une époque donnée. La gravure consacrée par Abraham Bosse à l'odeur et à la vue se situe dans un jardin du XVII^e siècle, or les traités de jardinage sont

¹⁸ J.-L. FLANDRIN, *L'ordre des mets*, O. Jacob, Paris, 2002 est très représentatif de cette démarche.

¹⁹ Pour faire le point nous renvoyons à Ph. MEYZIE, *L'alimentation en Europe à l'époque moderne*, A. Colin, Paris, 2010. et F. QUELLIER, *La table des Français. Une histoire culturelle (XV^e-début XIX^e siècle)*, PUR, Rennes, 2007.

emblématiques de la manière d'envisager l'espace à un moment donné. À l'époque où Bosse gravait, Jacques Boyceau de la Barauderie (1562-1634) rédigeait son *Traité du jardinage selon les raisons de la nature et de l'art*, publié à titre posthume en 1638. La conception d'un jardin était pour lui le fruit d'une réflexion maîtrisée, avec pour fondement le dessin, la géométrie et l'architecture, et pour finalité l'effet esthétique. L'apport essentiel était l'accent mis par le théoricien sur la dynamique visuelle. Boyceau préférait les formes géométriques (carrés et rectangles) et les utilisait pour créer de longues allées qui offraient d'agréables perspectives. Pour éviter la monotonie des lignes droites, il introduisait des formes rondes ou courbes et des carrés traversés de sentiers en oblique afin de mettre de la variété dans le dessin du jardin. Ce qui comptait était donc toujours l'effet visuel, l'équilibre optique des parties par rapport au tout. Un siècle et demi plus tard les grands théoriciens recouraient toujours aux sens pour célébrer le goût de la nature, que cela soit Girardin, Watelet ou Hubert Robert. Mais on est encore plus surpris de constater à quel point un traité d'architecture comme celui de Le Camus de Mézières pouvait être porteur du sensualisme ambiant. Dans *le Génie de l'architecture ou l'analogie des arts avec nos sensations* publié en 1780, l'auteur démontre que la distribution d'une demeure peut avoir du caractère : « On doit passer de la simplicité à la richesse. Le vestibule est alors moins orné que les antichambres, les antichambres moins que les salons. [...] Chaque pièce doit avoir son caractère particulier. L'analogie, le rapport des proportions décident nos sensations ; une pièce fait désirer l'autre, cette agitation occupe et tient en suspens les esprits ». Le Camus aurait pu employer la comparaison avec la phrase musicale, du point de vue des sons, ou avec la palette du peintre, du point de vue des couleurs, pour démontrer que le traitement de l'espace est une œuvre d'art. On se croirait dans la nouvelle du romancier Jean-François de Bastide, *La petite maison*, lieu privilégié du libertinage dans les périphéries urbaines de la fin de l'Ancien Régime²⁰. Pour vaincre la résistance de l'héroïne, Mélite, le charme du marquis de Tremicour ne saurait suffire, il lui faut associer les objets, si bien que la visite de la maison, qui permet de surprendre l'ouïe et de rassasier l'œil, est conçue comme un parcours de la séduction, ce qui prouve que même les sources littéraires peuvent contribuer à saisir les modalités de la perception d'une époque.

Les écrits du moi : Mémoires, écrits du for privé, souvenirs d'egotisme

Depuis quelques années, les historiens redécouvrent les écrits du for privé, les ego-documents dont l'intérêt avait été mis en évidence à la suite des publications de Madeleine Foisil dans les années 1970 (le sire de Gouberville, le Journal du médecin de Louis XIII, Héroard)²¹ est c'est ainsi que le GDR CNRS 2649, dirigé par

²⁰ J.-F. de BASTIDE, *La petite maison*, Le promeneur, Gallimard, Paris, 1993.

²¹ M. FOISIL, *Le sire de Gouberville : un gentilhomme normand au XVI^e siècle*, Flammarion,

les Professeurs Bardet et Ruggiu, auquel nous avons participé, a commencé à les répertorier. Bien souvent, l'allusion au bruit et au toucher se trouve perdue au milieu de dizaines de pages, car elle a la brièveté de la sensation instantanée et seule une lecture attentive peut permettre de l'isoler, mais elle dépend de la capacité de l'auteur à mémoriser ses impressions et à les retranscrire sur le papier. Des centaines de pages tournées peuvent être récompensées quand l'auteur prend le soin, et surtout le temps, de retranscrire ses impressions comme le parlementaire François de Lamontaigne, un matin d'avril 1761 :

«Il tomba sur Bordeaux une pluie assez abondante qui dura environ un gros quart d'heure, dont l'eau qui se recueillit dans les ruisseaux de la ville, ou dans les différents creux qu'elle rencontra, parut d'abord chargée comme d'une poussière jaunâtre, très fine et très déliée, d'un jaune à la vérité très pâle [...] D'abord, on qualifia cette pluie de souffre et réellement les gens ne pouvaient mettre aucune différence entre la poudre que fournissait le résidu de cette pluie et du souffre pulvérisé.

Moi-même, j'en fis ramasser une certaine quantité. J'en mis dans une cuillé d'argent, que je plaçais dans un réchaud sur des charbons, pour en faire évaporer les parties aqueuses et faire sécher cette poussière [...] Elle ne prit point, ce qui me confirma que cette matière n'était point sulfureuse [...] D'ailleurs, elle n'avait aucune odeur. J'en mis sur la langue, je ne lui trouvais aucun goût. Sous les doigts, elle semblait un sable extrêmement fin et délié. Sans doute les chimistes auront eu la curiosité d'en faire l'analyse, et nous feront part de leur découverte »²².

L'examen visuel n'ayant pas permis d'aboutir à une conclusion définitive, les curieuses particules furent soumises à l'interrogation des autres sens pour faire jaillir la vérité du croisement des sensations. La mystérieuse poussière jaune, plus que jamais observée en Bordelais aujourd'hui, car elle correspond aux pluies chargées de pollen ou de sable, ne pouvait être comprise par une démarche purement empirique. Il n'empêche que Lamontaigne avait appliqué les méthodes de la célèbre statue de Condillac : il avait mis en éveil ses cinq sens pour parvenir à la connaissance.

Les correspondances privées appartiennent à la même famille de sources et elles présentent la même richesse et les mêmes écueils méthodologiques. Les récits de voyage souvent exploités par les littéraires sont également au premier plan, car la découverte de nouveaux paysages est, à bien des égards, une expérience sensorielle. Les médecins y étaient très attentifs, que ce soit pour identifier les maladies causées par le déplacement ou celles auxquelles le changement d'air pouvait porter remède. Les arts apodémiques reposaient sur la nécessité d'appréhender par les sens, les pays et les œuvres dont les voyageurs avaient déjà une connaissance livresque, notamment par les guides de voyage.

1986 et *Journal de Jean Héroard*, Fayard, Paris, 1989.

²² . F. de LAMONTAIGNE, *Chronique bordelaise*, Gounouilhou, Bordeaux, 1926, 65-67.

Tous les voyageurs étaient confrontés à ce choc sensoriel et esthétique qu'Alain Corbin nomme le sublime²³, à l'image du pyrénéiste Ramond de Carbonnières qui affirmait que tel ou tel paysage lui revenait en mémoire en fonction de son odeur, comme si le souvenir olfactif abolissait la distance. Néanmoins, ces sources mobilisent essentiellement des élites sociales, car elles supposent la maîtrise de l'écrit, même si les publications du Journal de Jacques Louis Ménétra²⁴ ou de Pierre Ignace Chavatte²⁵ montrent que les milieux de l'artisanat sont aussi concernés. Il est néanmoins nécessaire de diversifier les approches et les sources judiciaires peuvent nous y aider.

L'apport des sources judiciaires ou les sens au quotidien

Le propre des procédures judiciaires est de permettre de recréer au quotidien l'espace sensible de la rue, de la maison, de la place publique au hasard des affaires qui parviennent aux différents échelons de la hiérarchie judiciaire. Cependant, pour ce type de procédures, les justices seigneuriales, les juridictions de première instance comme les justices de paix créées par la Révolution fournissent une entrée commode dans les conflits de voisinage et autres affaires du quotidien. Tel pot de chambre déversé par une fenêtre arrive sur la tête d'un bourgeois qui passait par là au mauvais moment, tel seau plein de poisson pourri, laissé sur un palier pendant plusieurs jours, nécessitent de recourir sous la Régence à la Cour des Jurats de Bordeaux et révèlent une civilisation olfactive qui tolère encore l'excrément et l'ordure. Sous la Révolution, la multiplication des affaires de justice civile que l'on rencontre dans les plaintes concernant les « *bourriers* », les latrines et les querelles au sujet de personnes urinant contre les murs témoignent des progrès de l'hygiénisme. L'entassement des ordures devant les portes était une des raisons des querelles quotidiennes entre voisins. Quelques plaintes relevées dans les affaires de conciliation dans les justices de paix témoignent d'un nouveau goût de la propreté²⁶. Les échelons inférieurs de la justice regorgent d'histoires de voisinage qui permettent de définir un paysage sonore, visuel, olfactif, tactile en s'intéressant à tous les quartiers de la cité, même si l'on passe forcément par la médiation du pouvoir judiciaire. Nous n'avons retenu que trois types de sources qui permettent de varier les approches et de balayer un spectre social très large. Le propre de ce sujet reste de fournir de nouvelles pistes avec les documents les plus inattendus et chaque angle

²³ A. CORBIN, *L'Homme dans le paysage*, les éditions Textuel, Paris, 2001, 187.

²⁴ *Journal de ma vie, Jacques-Louis Ménétra, compagnon vitrier au XVIII^e siècle*, Albin Michel, Paris, 1998.

²⁵ A. LOTTIN, *Chavatte, ouvrier lillois. Un contemporain de Louis XVI*, Flammarion, Paris, 1979.

²⁶ Voir Fanny VEILLAULT, *La Révolution au quotidien d'après les actes de justice de paix dans les quartiers de Saint-André et de Saint-Seurin de Bordeaux (1791-1799)*, Mémoire de Master, Université de Bordeaux 3, dactyl., 2012, 145.

d'approche fournit des documents nouveaux comme nous le verrons avec les hagiographies de saints, les traités d'éducation ou les rapports de police.

Les objectifs de l'histoire des sens

Une approche diachronique

Cette histoire des sens doit bien s'inscrire dans la diachronie, car elle varie en fonction de plusieurs paramètres, parmi lesquels on distinguera pêle-mêle les croyances religieuses, les codes esthétiques, l'état des techniques, le genre de vie et le système normatif. Pour ma part, en tant qu'historien moderniste, je me propose de l'étudier entre la Renaissance et le début du XIX^e siècle, la période romantique, sorte d'acmé dans le recours à la polysensorialité. En effet, il est incontestable que l'étude de la perception sensorielle fait apparaître une périodisation, car les époques valorisent plus ou moins les sens avec des objectifs très variables. Dans ses travaux, Lucien Febvre, parmi les nombreuses pistes qu'il avait ouvertes, soulignait l'importance de la perception par les sens au XVI^e siècle. Il décrivait les hommes comme « *des hommes de plein air, voyant mais sentant aussi, humant, écoutant, palpant, aspirant la nature par tous leurs sens* ». Montaigne était très représentatif de cette démarche, lui qui recommandait de « *sentir le plus possible* » pour explorer l'humain, car il considérait les sens comme des instruments précieux de connaissance et de jouissance. Il n'y avait chez lui aucune volonté de départager sens nobles et grossiers, même s'ils devaient être subordonnés à la raison, « *ce sont nos maîtres... la science commence par eux et se résout en eux. Après tout, nous ne saurions non plus qu'une pierre, si nous ne savions qu'il y a son, odeur, lumière, saveur, mesure... Quiconque ne peut pousser à contredire les sens, il me tient à la gorge, il ne me saurait faire reculer plus arrière. Les sens sont le commencement et la fin de l'humaine connaissance* »²⁷. Esprit curieux, d'une extrême sensibilité olfactive, l'auteur des *Essais* prônait, par exemple, le développement de la thérapeutique des odeurs ou l'art d'aromatiser les mets. Au XVII^e siècle, à la suite de Descartes et de théologiens comme Mallebranche ou Bossuet, se dégage une grande méfiance à l'égard des sens trompeurs ou pourvoyeurs du libertinage. Le R. P. Mallebranche notait entre autres qu'ils nous ont été donnés pour la conservation de notre corps, instrument de notre instinct « *et non pas pour apprendre la vérité* ». Couleurs, sons, odeurs, saveurs, n'étaient « rien que des sentiments » qui n'avaient aucune existence hors de la pensée, affirmait Descartes. Inversement, à l'époque des Lumières, l'impact des idées de Condillac sur les milieux éclairés est considérable, or il soutient que la sensation est la base de toute notre connaissance et que nos idées viennent des sens. Dans la foulée, Rousseau peut même écrire que les sens sont le fondement

²⁷ M. de MONTAIGNE, *Essais*, PUF, Paris, 1965, 587-588.

de la connaissance car « *exercer les sens n'est pas seulement en faire usage : c'est apprendre à bien juger par eux ; c'est apprendre pour ainsi dire à sentir : car nous ne savons ni toucher, ni voir, ni entendre que comme nous avons appris* »²⁸. La Mettrie, présent dans toutes les bibliothèques nobiliaires pour *L'Homme machine* affirmait que toutes les idées venaient des sens qui, seuls, pouvaient éclairer la raison dans la recherche de la vérité. L'homme ne pourrait rien connaître s'il était un pur esprit car « *l'âme dépend essentiellement des organes du corps, avec lesquels elle se forme, grandit et décroît* »²⁹. Pour ce matérialiste, les sens étaient bien le plus sûr des guides.

Pour mesurer ce fait culturel qu'est l'évolution de la perception dans le temps, prenons ainsi le cas de la perception du paysage. Piero Camporesi montre fort bien qu'en Italie, à l'opposé du pays stérile, l'image prépondérante dans la sensibilité esthétique fut celle du jardin qui permettait d'annexer la campagne à la vie urbaine³⁰. De multiples citations soulignent l'obsession du thème paradisiaque, avec l'omniprésence, en Italie, de la vigne. Tel est le paysage qui, pendant deux siècles, va habiter le regard, y régnant sans partage, jusqu'à ce que l'âge des Lumières invente de nouveaux paysages, la mer et la montagne, ajoutant au beau la catégorie du sublime qui transforme de fond en comble la sensibilité occidentale. Autre exemple, la notion de nuisance a considérablement varié au fil du temps. La sonnerie des cloches, le chant du coq, les musiques de rue qui étaient naguère appréciés deviennent aujourd'hui du vacarme que l'on stigmatise voire contre lequel on légifère. Dans le domaine des nuisances olfactives, Alain Corbin a montré à quel point s'était abaissée la tolérance à l'égard de l'intensité des odeurs.

Pour une histoire globale des cinq sens

En effet, jusqu'à maintenant, l'histoire des cinq sens est restée une histoire éclatée, les historiens s'intéressant au goût, à l'odorat, à la vue, sans jamais essayer de recréer une atmosphère sensible, de connecter les sens entre eux. Alain Corbin est même le seul à envisager successivement plusieurs aspects de la sensibilité. Comme chacun des cinq sens est plus ou moins mis en avant selon les époques, il est indispensable d'établir une véritable balance entre eux. Pour le début de la période moderne, Robert Mandrou avait noté que la vue qui organisait les faits n'était pas l'organe valorisé par une époque qui préférerait écouter : « *Le grand pourvoyeur de leur imagination, c'est l'ouïe, bien plus que la vue, c'est le toucher, également, plus que la vue, toujours* »³¹. Il prolongeait son observation en

²⁸ Cité par F. BUISSON, *Nouveau dictionnaire de pédagogie et d'instruction primaire*, article Education des sens, Paris, 1911.

²⁹ LA METTRIE, *Histoire naturelle de l'âme*, 1747.

³⁰ Piero CAMPORESI, *Les Belles Contrées. Naissance du paysage italien*, Paris, Gallimard, « Le Promeneur », 1995, 11-12.

³¹ R.MANDROU, *op. cit.*, 76.

faisant d'ailleurs l'hypothèse que cette place secondaire du regard perdrait jusqu'au XVIII^e siècle, s'appuyant en particulier sur Diderot qui, dans *la Lettre sur les sourds-muets*, affirme : « Je trouvais que de tous les sens, l'œil était le plus superficiel, l'oreille le plus orgueilleux ; l'odorat le plus voluptueux ; le goût le plus superstitieux et le plus inconstant ; le toucher le plus profond et le plus philosophe »³². La réhabilitation des sens les plus dépréciés s'inscrit alors dans une proclamation de foi matérialiste où le corps et la sensation jouent un rôle de tout premier plan dans la connaissance. À cette époque-là, c'est probablement dans le récit de voyage que l'on mesure le mieux cette approche par les sens si bien que Sylvain Venayre, dans son beau *Panorama du voyage* parle de la « joie par les sens »³³. Le voyage était une expérience sensorielle mettant en jeu l'ouïe, le goût, l'odorat et le toucher qui débouchait sur une véritable polysensorialité telle que la met en scène le grand pyrénéiste Ramond de Carbonnières. Les médecins y étaient très attentifs, que ce soit pour identifier les maladies causées par le voyage, ou celles auxquelles le voyage pourrait remédier, notamment dans le cadre des voyages aux eaux en plein développement. Inversement, comme le montre très bien l'étude de Sylvain Venayre, les auteurs des manuels de pèlerinage, parfaitement conscients de cet impérialisme des sens, proposaient un mode d'emploi, une manière de canaliser la sensibilité. Ils tâchaient, par exemple, de prescrire les émotions qui devaient être ressenties à la vision des paysages. On reprenait la rhétorique du *Génie du Christianisme*, selon laquelle l'existence de Dieu était prouvée par la beauté du monde. Le pèlerinage reposait même tout entier sur le caractère rare des sensations ressenties durant le voyage. « *L'homme a un corps et des sens* », écrivait en 1899 l'auteur du manuel du pèlerin à Notre-Dame-du-Mont, « alors même qu'il croit fermement il a besoin de voir et de toucher, pour aider sa foi et nourrir sa piété »³⁴. Nous verrons avec Eric Suire qu'un discours de l'Église sur les sens et les émotions a une véritable continuité et qu'il est guidé par une haute conscience de l'utilité et du danger des impressions.

L'apport est considérable dans bien des domaines, y compris les plus inattendus, comme l'histoire sociale du politique. Si l'on s'intéresse aux guerres civiles de la deuxième moitié du XVI^e siècle, les grandes passions (honneur, amour, amitié...) qui gouvernaient les actions des Ligueurs comme des Réformés, laissaient forcément une grande place à la perception sensorielle. À l'autre extrémité de la période d'étude, nous avons vu que les sens furent mis au pinacle comme expression de la connaissance, or ils gouvernaient bien souvent les actions des révolutionnaires, il suffit pour s'en convaincre de relire les grands discours proclamés devant les assemblées successives. L'histoire de la perception permet de mieux comprendre les comportements des groupes comme des individualités.

³² D. DIDEROT, *Lettre sur les sourds-muets*, 1751.

³³ S. VENAYRE, *Panorama du voyage, 1780-1820*, Paris, Les Belles-Lettres, 2002, 383.

³⁴ Rapporté par S. VENAYRE, *op. cit.*, 385.

La conquête de *la civilisation des mœurs* décrite par Norbert Elias reposait notamment, sur de nouveaux équilibres entre les sens et sur un développement du contrôle que l'individu exerçait sur ses passions, les nouvelles pratiques de table correspondant par exemple à une évolution du goût. Par ailleurs reconstituer les réactions humaines aux agressions extérieures est essentiel à la compréhension des sociétés. L'homme de l'époque moderne vivait dans un monde où les sens étaient hyper-sollicités. Pensons à tous les témoins de l'hiver 1709 qui nous racontent leur corps meurtri par le froid, le vin qui gèle dans les verres, les extrémités corporelles tenaillées par le gel. L'histoire des sens offre à l'évidence de nouveaux éclairages pour faire l'histoire de la violence, l'histoire de l'éducation, l'histoire des sentiments qui gouvernaient les passions humaines, mais aussi une histoire aujourd'hui en plein développement comme l'histoire de l'environnement. L'évolution du jardin clos de type médiéval vers le jardin à la française pour arriver au jardin à l'anglaise, dépend très largement d'une histoire des perceptions. Pour l'histoire de la culture matérielle, la lecture sensorielle est primordiale, car elle permet de sortir de la description un peu plate sur laquelle débouche trop souvent l'exploitation de l'inventaire après décès. On parle souvent, pour le XVIII^e siècle, de conquête de l'intimité au moins pour les intérieurs des élites. Mais pour aller de l'histoire de la réduction du bruit autorisé par un processus de civilisation à celle de l'intimité, il faut passer par d'autres documents. Devis, inventaires après décès, plans d'architectes nous disent les manières d'habiter et leurs mutations. C'est surtout au siècle des Lumières que l'on assiste à la naissance d'appartements aux pièces spécialisées et que la promiscuité des conversations et des sons commence à disparaître. Travailler sur l'histoire des sens doit donc nous apprendre à lire un texte comme un document iconographique qui provient d'une autre culture que la nôtre. En observant que la peinture de Piero della Francesca exprime son intérêt pour les problèmes de mesures et de proportions, que Botticelli emprunte à la danse ou que Diderot critique d'art enjoint aux artistes de trouver de nouveaux sujets dans les ruines et la nature, nous mettons en évidence quelque chose qui ne concerne pas uniquement les peintres eux-mêmes, mais aussi la société dans laquelle ils vivent. Cela permet d'entrevoir à quoi ressemblaient, par leur intellect et leur sensibilité, les hommes de l'époque.

Les soirées d'automne et d'hiver étaient d'une autre nature. Le souper fini et les quatre convives revenus de la table à la cheminée, ma mère se jetait, en soupirant, sur un vieux lit de jour de siamoise flambée ; on mettait devant elle un guéridon avec une bougie [...] Mon père commençait alors une promenade, qui ne cessait qu'à l'heure de son coucher. Il était vêtu d'une robe de ratine blanche, ou plutôt d'une espèce de manteau que je n'ai vu qu'à lui. Lorsqu'en se promenant, il s'éloignait du foyer, la vaste salle était si peu éclairée par une seule bougie qu'on ne le voyait plus ; on l'entendait encore marcher dans les ténèbres puis il revenait lentement vers la lumière et émergeait peu à peu de l'obscurité comme un spectre avec sa robe blanche, son bonnet blanc, sa figure longue et pâle. Lucile et moi, nous échangeions quelques mots à voix basse, quand il était à l'autre bout de la

salle ; nous nous taisions quand il se rapprochait de nous. Il nous disait, en passant : " De quoi parliez-vous ?" Saisis de terreur, nous ne répondions rien ; il continuait sa marche. Le reste de la soirée, l'oreille n'était plus frappée que du bruit mesuré de ses pas, des soupirs de ma mère et du murmure du vent.

Dix heures sonnaient à l'horloge du château : mon père s'arrêtait ; le même ressort, qui avait soulevé le marteau de l'horloge, semblait avoir suspendu ses pas. Il tirait sa montre, la montait, prenait un grand flambeau d'argent surmonté d'une grande bougie, entra un moment dans la petite tour de l'ouest, puis revenait, son flambeau à la main, et s'avançait vers sa chambre à coucher dépendante de la petite tour de l'est. Lucile et moi, nous nous tenions sur son passage ; nous l'embrassions, en lui souhaitant une bonne nuit. Il penchait vers nous sa joue sèche et creuse sans nous répondre, continuait sa route et se retirait au fond de la tour, dont nous entendions les portes se refermer sur lui³⁵.

Dans ce magnifique texte extrait des *Mémoires d'Outre-Tombe*, tout est bruit, couleur, lumière, vue crépusculaire et même toucher pour recréer une atmosphère. Un texte fait pour nous rappeler que nous voyons aujourd'hui les images, les objets et les couleurs dans des conditions d'éclairage totalement différentes de celles qu'ont connues ceux qui ont vécu avant l'invention de l'électricité. La torche, la chandelle, le flambeau, le cierge produisent une lumière qui n'est pas celle de la lampe électrique, mais quel historien des monuments ou des œuvres d'art en tient compte ? Texte qui fait prendre conscience du relais de la complémentarité entre les sens puisque le héros passe instinctivement de la vue à l'ouïe, car il n'y a pas séparation entre les différentes perceptions, mais complémentarité. Texte qui recrée une atmosphère, celle des antiques cartels de la gentilhommerie provinciale bien éloignée de cet essor du luxe que l'on décrit trop systématiquement à l'époque des Lumières. Texte qui anime les objets, les fait vivre en d'autres termes, donne de la substance à un inventaire après décès consigné par la plume froide du tabellion. Texte qui fait aussi comprendre dans ses replis les plus intimes, cette mélancolie pré-romantique, cette nostalgie du passé si caractéristique des années 1780. Avec Chateaubriand, l'historien a de la chance, mais l'histoire de la perception, plus encore que les autres domaines historiques, se trouve forcément limitée par le fait que nous travaillons sur des traces et qu'il nous faut apprécier le non-dit et le moi non représenté. Les hommes d'autrefois n'avaient pas les mêmes moyens que nous pour appréhender et comprendre leur cadre de vie. Faire de l'histoire de l'environnement en l'oubliant, c'est décréter des paysages, c'est vivre dans l'anachronisme permanent et c'est donc, pour paraphraser Alain Corbin, « perdre l'homme dans le paysage ».

³⁵ CHATEAUBRIAND, *Mémoires d'Outre-Tombe*, Gallimard, La Pléiade, Paris, 1931, 82-83.